

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

BUREAUX: RUS NAIN, 1. Roubaix, Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

DIRECTEUR-GÉRANT: M. TREZEUX. Le Nord de la France: Trois mois... Six mois... Un an...

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.

A ce numéro est joint un supplément. ROUBAIX, 16 JUIN 1870

Une situation des plus inattendues semble être faite aujourd'hui à la Belgique. Le parti libéral qui la gouvernait depuis si longtemps, vient de subir de cruels échecs devant les électeurs de la Flandre orientale, du Hainaut, de Liège et du Limbourg...

Dans la Flandre orientale, sur six arrondissements, quatre sont acquis sans lutte à des candidats catholiques. Il y a lutte dans les arrondissements d'Audenarde et de Gand.

Dans le Limbourg, les cinq représentants catholiques sont réélus sans opposition. Dans le Hainaut, trois arrondissements sur six sont acquis d'avance aux libéraux, mais il y a eu lutte dans les trois autres: Charleroi, Soignies et Mons.

L'indépendance belge, dont nous ayons le dernier numéro sous les yeux, se borne à signaler les premiers résultats du scrutin, et garde un silence absolu sur les conséquences des votes.

On lit dans le Courrier de l'Escaut de Tournai:

Le 9 juin 1870, le ministre Frère-Bara signait l'arrêté de destitution de M. de Bayat.

Le 14 juin 1870, le pays a signé l'arrêt de mort du ministre Frère-Bara. L'acte de souveraine iniquité est fétide; la conscience publique est vengée.

Le parti catholique a gardé toutes ses positions dans la journée vengeresse d'hier et le parti doctrinaire a subi 13 échecs éclatants (un de plus que la douzaine), ce qui représente 26 voix à la Chambre.

Un mort qui dormira en si belle compagnie peut se passer d'un corbillard épanaché, traîné par des chevaux caparazonnés d'argent.

Il faut que notre opinion soit bien forte, bien puissante pour être et triompher dans des conditions semblables. Le pays, fatigué d'un cabinet qui se cramponnait au pouvoir, lui a enlevé de mains le balai électoral pour le tourner contre lui et le mettre à la porte.

Nous ne croyons pas qu'en principe un ministre des affaires étrangères soit obligé de communiquer à la Chambre les pièces relatives à des questions pendantes; il pourrait alors arriver que les négociations devinssent difficiles avec les cabinets; mais la théorie de M. le duc de Gramont, d'après laquelle on ne soumettrait au Corps législatif que les faits accomplis, nous paraîtrait insoutenable si elle était absolue.

Quoi ! s'écrie Dickens, nous nous dérangeons pour faire plaisir à la reine, et elle nous fait dîner à l'office comme des cabotins ! En route, camarades ! Et sans rien vouloir entendre, l'homme de lettres froissé reprit avec ses amis la route de Londres.

Le 9 juin 1870, le ministre Frère-Bara signait l'arrêté de destitution de M. de Bayat. Le 14 juin 1870, le pays a signé l'arrêt de mort du ministre Frère-Bara.

HIER - AUJOURD'HUI - DEMAIN

Dickens avait recommandé que ses obsèques eussent lieu sans pompes. Sa volonté a été suivie. Mais la dénouille du romancier repose dans l'abbaye de Westminster, au pied de la statue d'Addison, tout près des tombeaux de Haendel, de Cumberland, de Sheridan, de Thackeray.

Le prince héréditaire de Monaco est arrivé hier soir à Nice. Il était attendu à la gare par le comte de Grandseigne, qui a conduit le prince à l'hôtel des Étrangers.

M. de Tonnoins, ancien avocat de Périgueux, actuellement roi d'Araucanie, sous le nom de Orélie 1^{er}, fait en ce moment la guerre au Chili, et non sans succès, si nous en croyons la correspondance adressée au Progrès de la Dorogée.

Orélie a battu les troupes chiliennes et les a forcées à prendre leur quartier d'hiver sur la ligne de Vallecó. Les Araucaniens se sont retranchés derrière le Toltein et l'Impérial, n'ayant perdu que quelques hommes.

On a dit, je crois, qu'il excellait à jouer la comédie et qu'il y prenait un plaisir tout particulier. Non-seulement il avait, dans sa maison, un théâtre à lui, où il jouait entre amis des pièces de sa façon, mais en outre il donnait parfois, au profit de l'une ou l'autre fondation de charité, des représentations au public.

Un jour la reine Victoria désira le voir. Désir de femme et de reine est un ordre. Charles Dickens se transporta, au jour dit, avec sa petite troupe, au château de Windsor.

Un écho du banquet des Girondins... je veux dire de M. Emile de Girardin. Au dessert, quelqu'un porta un toast à M. Dérotoy, le honnête propriétaire de la Liberté. Vœux, souhaits, compliments foient, le silence est rétabli, M. Dérotoy

se lève, tire de sa poche un papier et, d'une voix émue, lit : Quoique n'étant pas préparé à prendre la parole, je suis néanmoins obligé de le faire. On n'attendit pas plus d'un pouce pour faire un succès.

Le lendemain, le lord-chamberlain écrivait à Charles Dickens : « La reine ne vous pardonnera jamais. Ni moi non plus ! » écrivit le remuant au bas de la lettre, et il la renvoya au lord-chamberlain.

On lit dans le Journal de Nice : Le prince héréditaire de Monaco est arrivé hier soir à Nice. Il était attendu à la gare par le comte de Grandseigne, qui a conduit le prince à l'hôtel des Étrangers.

Il est bien entendu que nous répétons ce bruit sous toutes réserves. M. de Tonnoins, ancien avocat de Périgueux, actuellement roi d'Araucanie, sous le nom de Orélie 1^{er}, fait en ce moment la guerre au Chili, et non sans succès, si nous en croyons la correspondance adressée au Progrès de la Dorogée.

Orélie a battu les troupes chiliennes et les a forcées à prendre leur quartier d'hiver sur la ligne de Vallecó. Les Araucaniens se sont retranchés derrière le Toltein et l'Impérial, n'ayant perdu que quelques hommes.

C'est un fait remarquable que ce réveil des indigènes américains conduits par un chef français. Une femme a été arrêtée dans la cour des Tuileries pour avoir sollicité trop vivement une audience de Sa Majesté l'Impératrice. Le Journal de Paris qui rapporte le fait, ajoute avec une bonhomie charmante : Cette femme, qui a la tête dérangée, a toujours manifesté les sentiments du plus vif dévouement pour l'Empereur et sa famille !

Un écho du banquet des Girondins... je veux dire de M. Emile de Girardin. Au dessert, quelqu'un porta un toast à M. Dérotoy, le honnête propriétaire de la Liberté. Vœux, souhaits, compliments foient, le silence est rétabli, M. Dérotoy

se lève, tire de sa poche un papier et, d'une voix émue, lit : Quoique n'étant pas préparé à prendre la parole, je suis néanmoins obligé de le faire. On n'attendit pas plus d'un pouce pour faire un succès.

Le lendemain, le lord-chamberlain écrivait à Charles Dickens : « La reine ne vous pardonnera jamais. Ni moi non plus ! » écrivit le remuant au bas de la lettre, et il la renvoya au lord-chamberlain.

On lit dans le Journal de Nice : Le prince héréditaire de Monaco est arrivé hier soir à Nice. Il était attendu à la gare par le comte de Grandseigne, qui a conduit le prince à l'hôtel des Étrangers.

Il est bien entendu que nous répétons ce bruit sous toutes réserves. M. de Tonnoins, ancien avocat de Périgueux, actuellement roi d'Araucanie, sous le nom de Orélie 1^{er}, fait en ce moment la guerre au Chili, et non sans succès, si nous en croyons la correspondance adressée au Progrès de la Dorogée.

Orélie a battu les troupes chiliennes et les a forcées à prendre leur quartier d'hiver sur la ligne de Vallecó. Les Araucaniens se sont retranchés derrière le Toltein et l'Impérial, n'ayant perdu que quelques hommes.

C'est un fait remarquable que ce réveil des indigènes américains conduits par un chef français. Une femme a été arrêtée dans la cour des Tuileries pour avoir sollicité trop vivement une audience de Sa Majesté l'Impératrice. Le Journal de Paris qui rapporte le fait, ajoute avec une bonhomie charmante : Cette femme, qui a la tête dérangée, a toujours manifesté les sentiments du plus vif dévouement pour l'Empereur et sa famille !

Un écho du banquet des Girondins... je veux dire de M. Emile de Girardin. Au dessert, quelqu'un porta un toast à M. Dérotoy, le honnête propriétaire de la Liberté. Vœux, souhaits, compliments foient, le silence est rétabli, M. Dérotoy

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

Paris, mercredi 15 juin. Ce n'est pas le nouveau centre gauche ou si l'on veut la gauche ouverte qui a tenu hier soir une réunion, c'est l'ancien centre gauche présidé par M. D'Andelarre. C'est seulement demain que M. Picard réunit chez lui ses collègues qui décideront s'ils doivent l'accepter pour chef et dans quelles conditions.

Renaud de la Renauderie pensait avec raison qu'il n'y avait plus, une fois l'écluse ouverte, qu'à laisser couler l'eau. Il avait donné l'ordre à son secrétaire de ne laisser pénétrer jusqu'à lui que les agents appelés par les devoirs impérieux du service.

M. le sous-préfet est extraordinairement occupé; M. le sous-préfet ne peut recevoir en ce moment. Telle était la formule invariable par laquelle se voyaient éconduits tous les importuns.

Plongé dans son fauteuil, la plume à la main, devant son pupitre, M. le sous-préfet était en effet absorbé par un grave travail. Il écrivait la lettre suivante:

« Je meurs d'ennui, ma chère Coralie, et j'ai besoin de rallumer ma gaieté au feu de la tienne. Tous nos maçons, tous nos sabotiers votent aujourd'hui. Ce sont eux qui constituent, à Aulus, ce qui s'appelle dans l'histoire la grande voix du peuple souverain. Les luttes que j'ai à soutenir sont terribles. Si je n'ai pas la croix, la France sera bien ingrate, parole d'honneur ! »

Comme il écrivait ces mots, le lieutenant de gendarmerie, en grand uniforme pénétra dans l'appartement sans plus de cérémonie qu'un boulet de canon. M. le comte de la Renauderie, dont le front s'était éclairci, reprit son air officiel.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 16 Juin 1870. 39

LES TRAQUEURS DE DOT

PAR MM. A. DE PONTMARTIN ET F. BÉCHARD

TROISIÈME PARTIE.

VII

Dans une commune que M. le sous-préfet a sur la demande du baron d'Anglars, venait de gratifier de cabinets d'aisance, plus gratuits qu'inodores, il construisait une école. A la promesse d'une maitrie d'écurie, il ripostait par la promesse d'une chapelle.

mière, parcouraient la campagne, il faisait marcher, de son côté, des escadrons de porteurs de circulaires, des régiments de distributeurs de bulletins, qu'il payait huit ou dix francs par tête et par jour.

En quinze jours, cent mille francs y passeront. Il n'en faut pas tant, dans ces pauvres montagnes, pour une élection au conseil général. A ce prix-là, on a presque une élection de député dans la plaine.

Le pauvre Renaud commençait à se demander avec inquiétude, s'il devrait jamais au succès du père la main de la fille, mais il ne désespérait encore de rien. Les ressources de Francis, dont il ignorait l'origine, lui paraissaient forcément bornées, tandis que les siennes étaient illimitées.

Ce jour ne vint point, et celui de l'élection arriva.

La petite ville d'Aulus était en émoi. Le bonhomme Péchot se trouvait en même temps partout. Il allait et venait, courait et pérorait, gesticulait et soufflait. Autour de lui se formaient, chaque fois qu'il s'arrêtait, des groupes curieux et bavards.

Chacun l'interrogeait, l'écoutait, l'encourageait. — Que voulons-nous, Simon ? s'écriait l'ancien entrepreneur de bâtisses, arrêtant au passage un grand gaillard dont la blouse blanche de plâtre indiquait la profession. Le bonheur de la patrie, Eh bien ! quel est le signe de la prospérité de la patrie ? C'est la prospérité du bâtiment, n'est-ce pas ? Quand le bâtiment va, tout va. D'un roi, d'un grand ministre, on dit qu'il dirige bien le vaisseau de l'Etat. Le vaisseau, le bâtiment. C'est la même chose. Tu es maçon, je suis maçon : nomme mon gendre !

— Que voulons-nous, Jérôme ? représentait-il en s'éloignant à la hâte de son premier interlocuteur, pour courir après un campagnard, gros fermier qui passait, les mains enfouies dans les poches de sa large veste de toile. Le bonheur de la France ? Le paysan. Tu es un paysan, je suis un paysan : nomme mon gendre.

— Nommez mon gendre, répétait-il, surtout les uns à tous ceux qui lui tombaient sous la main ; et leur dira leur fait. Ce n'est pas un Monsieur le baron qui se moquerait de vos sabots ; ce n'est pas non plus un de ces affamés en belle redingote qu'il faut nourrir d'ortolans. Mon gendre n'a besoin de personne ; il a de quoi. C'est un des nôtres ; et quel lapin ! Vous, avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est comme si vous me nommiez, moi, moi-même... Seulement,

Malheureusement pour eux, le comte